**Jésus-Christ
Cours 1 – Octobre 2020**

**Jésus Christ et l’Ancien Testament**

Pourquoi se préoccuper de l’Ancien Testament quand on fait de la Christologie ? Le Nouveau Testament devrait nous suffire ! La commission biblique pontificale dans *Le peuple juif et ses saintes écritures dans la bible chrétienne,* affirme que l’Ancien Testament n’est nullement dépassé par l’avènement de Jésus-Christ et la constitution du Nouveau Testament ; il est au contraire inséparable du Nouveau Testament, qui sans lui, est incompréhensible. Mais la nouveauté de l’Evangile chrétien doit également rejaillir sur les textes juifs sur lesquels il s’appuie : aussi le rapport entre les deux Testaments est-il réciproque, « d’une part le Nouveau Testament demande à être lu à la lumière de l’Ancien, mais il invite aussi d’autre part à relire l’Ancien à la lumière du Christ Jésus », citant la relecture que fit le Christ lui-même pour les disciples d’Emmaüs, ainsi que l’affirmation de Saint Paul que le Christ dévoile les livres de l’Ancienne Alliance : « Mais leurs pensées se sont endurcies. Jusqu’à ce jour, en effet, le même voile demeure quand on lit l’Ancien Testament ; il n’est pas retiré car c’est dans le Christ qu’il disparaît » (2Co 3,14).
*Dei Verbum*

1. **La pédagogie de l’Ancien Testament qui annonce le Christ**

Au-delà des prophéties, des annonces plus ou moins explicites de tel ou tel aspect de Jésus-Christ ou de sa vie, l’Ancien Testament met en évidence le plan de Dieu, qui se réalise progressivement à travers le temps et le dévoilement de la Révélation et s’ouvre progressivement à une perspective d’accomplissement ultime et définitif en Jésus-Christ.

* **Si l’Ancien Testament est déjà la parole de Dieu, Jésus-Christ en est l’incarnation dans la chair.**

Jésus est la Parole de Dieu, non plus sur des lèvres, non plus sous la forme d’une mission ou d’un message d’espérance, de condamnation ou de grâce, mais la parole dans la chair, dans la réalisation de tout ce qui fait parler l’esprit, l’âme, la pensée, le désir.

* **Le Temple, préparation de l’Incarnation**Dieu ne peut habiter dans un lieu fait de main d’homme « Va dire à mon serviteur David : Ainsi parle le Seigneur : Est-ce toi qui me bâtiras une maison pour que j’y habite ? Depuis le jour où j’ai fait monter d’Égypte les fils d’Israël et jusqu’à ce jour, je n’ai jamais habité dans une maison ; j’ai été comme un voyageur, sous la tente qui était ma demeure. » (2S 7,5). Et pourtant Dieu a consenti à faire habiter son nom dans le Temple, Lui qui est tout, partout. Il se fait don pour ceux qui s’approchent de Lui, il n’est là que tant que l’homme s’approche dans une rencontre de foi, il ne se laisse pas enfermer, Il est présence-absence. Cette « habitation » au Temple préfigurait l’Incarnation de Jésus-Christ et c’est pourquoi Jésus-Christ a pu dire « Détruisez ce sanctuaire, et en trois jours je le relèverai. »
* **L’annonce du Messie**Le mot « messie », dérivé de l’adjectif hébreu « mashiah » ou araméen « meshiha », signifie « oint » (d’huile). Le mot Christ, transcrit du grec « christos », a exactement le même sens. L’huile est réputée tout pénétrer, même la pierre. Dans l’Ancien Testament, l’onction d’huile est le signe de la pénétration de l’Esprit du Seigneur investissant un personnage, le consacrant pour une mission. Le rite s’applique par excellence au roi, « Oint du Seigneur ». Saül, David, Salomon et ceux de leurs descendants qui accèdent au pouvoir reçoivent cette onction. L’onction s’applique aussi au grand prêtre (Ex 29,7, Ps 133).
Le Messie, Grand Prêtre de l’Alliance à venir, devait se rattacher à Melchisédech « Roi de Salem » (ie : « Roi de la paix »). Ps 109 :  Le Seigneur l'a juré dans un serment irrévocable : « Tu es prêtre à jamais selon l'ordre du roi Melkisédek. »
L’espérance messianique se lit chez Jérémie (23,5-8) : « Voici venir des jours, déclare le Seigneur, où je donnerai à David un Germe juste: il régnera en vrai roi, il agira avec intelligence, il exercera dans le pays le droit et la justice». Elle se lit chez Isaïe où elle progresse d’oracle en oracle (Is 7, Is 9, Is 11…).
L’espérance messianique rebondit au retour de l’exil : « Exulte de toutes tes forces, fille de Sion ! Pousse des cris de joie, fille de Jérusalem ! Voici ton roi qui vient à toi : il est juste et victorieux, pauvre et monté sur un âne, un ânon, le petit d’une ânesse. Ce roi fera disparaître d’Éphraïm les chars de guerre, et de Jérusalem les chevaux de combat ; il brisera l’arc de guerre, et il proclamera la paix aux nations. Sa domination s’étendra d’une mer à l’autre, et de l’Euphrate à l’autre bout du pays. » (Za 9, 9-10).
* **L’annonce du nouveau Moïse (Benoït XVI, *Jésus de Nazareth*)**Le livre du Deutéronome recèle une promesse totalement différente de l’espérance messianique des autres livres de l’Ancien Testament. Ce n’est pas un roi d’Israël, ni du monde, ni un nouveau David qui est promis mais un nouveau Moïse, Moïse étant lui-même présenté alors comme un prophète.
« Au milieu de vous, parmi vos frères, le Seigneur votre Dieu fera se lever un prophète comme moi, et vous l’écouterez » (Dt 18,15). Or la spécificité de Moïse : « Il ne s’est jamais levé en Israël un prophète comme Moïse, lui que le Seigneur rencontrait face à face » (Dt 34,10). Israël peut espérer un nouveau Moïse, qui se lèvera quand l’heure sera venue, et le signe particulier de ce prophète sera qu’il rencontrera Dieu face à face, comme le fait un ami avec son ami. Sa proximité avec Dieu est telle qu’il peut communiquer sans intermédiaire, et donc sans altération, la volonté et la parole de Dieu. Or Moïse n’a pas vu Dieu face à face « et tu me verras de dos, mais mon visage, personne ne peut le voir » (Ex 33,23). La promesse d’un prophète « comme moi » recèle implicitement une attente encore plus grande : qu’il soit donné au dernier prophète, au nouveau Moïse, ce que le premier Moïse n’avait pu obtenir : voir réellement et directement le visage de Dieu et ainsi pouvoir parler à partir de cette pleine vision et non simplement parce qu’il a vu Dieu de dos. Cela implique l’espoir que le nouveau Moïse sera le médiateur d’une alliance supérieure à celle que Moïse avait pu rapporter du Sinaï (cf He 9,11-24).
« Dieu, personne, ne l’a jamais vu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, c’est lui qui a conduit à le connaître » (Jn 1,18). C’est en Jésus que s’accomplit la promesse de ce qui était inachevé chez Moïse : il vit devant la face de Dieu, non seulement en qualité d’ami mais en qualité de Fils, il vit dans l’union la plus intime avec le Père.
* **Le serviteur souffrant (Urs Van Balthazar, *La gloire et la croix*)**Certains faits de l’Ancien Testament contiennent par anticipation quelque chose de l’Incarnation du Verbe de Dieu. Le cas le plus éminent est l’attitude du Serviteur du Seigneur « pour que je sache répondre à l’épuisé, le Seigneur provoque une parole. Tous les matins il éveille mon oreille pour que j’écoute comme un disciple… quant à moi je n’ai pas résisté, je n’ai pas reculé en arrière. J’ai tendu le dos à ceux qui me frappaient, et les joues à ceux qui m’arrachaient la barbe ; je n’ai pas soustrait ma face aux outrages et aux crachats. » (Is 50,4-6). La parfaite mise de soi-même à la disposition de Dieu devient d’elle-même parfaite mise à disposition des hommes. Ce n’est pas seulement l’écoute d’une parole de Dieu limitée, qui va jusqu’à un certain degré d’accueil, d’intelligence de transmission. C’est l’être tout entier devenu oreille. Toute la volonté d’amour du Seigneur de l’Alliance va au-devant de l’existence toute entière du peuple de l’Alliance et cela se réalise effectivement dans le prophète lui-même par des coups, des injures et des crachats, jusqu’en sa chair et son sang. Vers le Serviteur du Seigneur convergent tous les actes d’obéissance de l’Ancien Testament. Le prophète est arraché à lui-même, à ses sentiments personnels de plaisir et de déplaisir, et se retrouve inséré dans le pathos même de Dieu, rendu participant non seulement de la connaissance des desseins divins concernant l’histoire, mais également des sentiments du cœur divin : colère, amour, souci, dégoût et même perplexité. Cette emprise de la Parole sur l’existence physique du prophète se rapproche déjà de ce que l’évangéliste Jean dit à propos de l’incarnation du Logos.
L’Ancien Testament est jalonné de figures singulières et déchiffrables, orientées vers cette « figure défigurée » (Is 53,2), qui les résume toutes, car face à cette figure éminente, toutes les figures prophétiques ne sont que des signes et des préfigurations, et ne sont pas elles-mêmes l’ « Image ».

On voit bien qu’il ne s’agit pas de visions claires que les prophètes auraient eu par avance de l’avènement du Christ (l’Ancien Testament ne prédit pas l’avenir !), il s’agit de la cohérence d’une même histoire où Dieu révèle peu à peu sa manière d’agir.
« A bien des reprises et de bien des manières, Dieu, dans le passé, a parlé à nos pères par les prophètes ; mais à la fin, en ces jours où nous sommes, il nous a parlé par son Fils qu’il a établi héritier de toutes choses et par qui il a créé les mondes. Rayonnement de la gloire de Dieu, expression parfaite de son être, le Fils, qui porte l’univers par sa parole puissante, après avoir accompli la purification des péchés, s’est assis à la droite de la Majesté divine dans les hauteurs des cieux » (He 1,1).

1. **Jésus-Christ accomplit et révèle l’Ancient Testament**
* **La notion d’accomplissement**
« Jésus referma le livre, le rendit au servant et s’assit. Tous, dans la synagogue, avaient les yeux fixés sur lui. Alors il se mit à leur dire : « Aujourd’hui s’accomplit ce passage de l’Écriture que vous venez d’entendre. » (Lc 4,20-21). Dès le premier enseignement, qu’il prononce dans son pays à la synagogue de Capharnaüm, Jésus se présente comme celui qui accomplit la Parole de Dieu.
« Il fallait que s’accomplisse tout ce qui est écrit à mon sujet dans la Loi de Moïse, dans les prophètes et dans les psaumes. » (Lc 24, 44).
C’est autour de ce concept d’accomplissement des Écritures que tout va se jouer. Le Nouveau Testament utilise à ce sujet deux verbes grecs : πληρόω, qui possède trois sens de base : (1) tenir une promesse ; (2) exécuter un commandement ; (3) faire aboutir un processus.

et τελειόω, qui signifie « mener à bonne fin », « atteindre le terme », « achever ». L’accomplissement des Écritures n’est au fond rien d’autre que l’accomplissement dans le Christ de la promesse que Dieu avait faite à Israël. Ou encore, le tout premier schéma herméneutique (Science de l'interprétation des textes) chrétien, promesse - accomplissement.
« Le Nouveau Testament n’est pas autre chose que le Deutéronome, avec la seule différence que ce qui y est donné comme promesse, Jésus le présente comme étant par surcroît accompli ». (Cardinal Lustiger, *La Promesse*)

* **La judaïté de Jésus**La judaïté de Jésus, son identité juive est un fait d’histoire. On peut hésiter pour caractériser sa fonction : rabbin, docteur, prophète, thaumaturge, hasîd. L'accord n'est pas fait. Mais ces différents visages ont tous leur place à l'intérieur du judaïsme d'alors. Non seulement Jésus est juif, né dans une famille juive dont l'épouse était alliée à une famille sacerdotale et dont l'époux pouvait être rattaché à la lignée davidique, mais ses disciples sont aussi des juifs. Ce que l'on sait de son histoire se déroule en Terre d'Israël.

La judaïté de Jésus n’est pas accidentelle, comme le montre la généalogie de Matthieu : « Livre de la genèse de Jésus-Christ, fils de David, fils d’Abraham » (Mt 1,1). Dieu poursuit son Alliance avec le peuple juif : « Or, les promesses ont été faites à Abraham ainsi qu’à sa descendance ; l’Écriture ne dit pas « et à tes descendants », comme si c’était pour plusieurs, mais et à ta descendance, comme pour un seul, qui est le Christ. » (Ga 3, 16)
Jésus n’est pas un juif marginal : il pratique les rites, effectue les pèlerinages à Jérusalem, va au Temple, se rend à la synagogue, respecte le sabbat…

Les controverses entre Jésus et les Pharisiens occupent une place importante dans les évangiles. Or les Pharisiens accordent de l'importance à la tradition orale (et donc à la discussion), ils croient à la résurrection, à la liberté humaine et à la rétribution future, aux anges, etc. Tout se passe donc comme si Jésus avait avec les Pharisiens des relations de rabbi à rabbi, et que les textes mentionnent plus souvent les désaccords que les accords. La proximité de Jésus avec les pharisiens est suffisamment pertinente pour répondre à des objections courantes nées de la lecture des évangiles et pour dire concrètement comment Jésus était juif.

* **La Torah du Messie : Il a été dit – Et moi je vous dis. (Benoît XVI - Jésus de Nazareth)**Du Messie, on attendait qu’il apporte une Torah renouvelée, sa Torah. C’est à cela que pense Paul quand il parle de la « Loi du Christ » dans sa lettre aux Galates (Ga 6,2). La Loi du Christ est la liberté, et elle entre en contradiction avec ce qui ne libère l’homme qu’en apparence. La Torah du Messie est absolument nouvelle, différente et c’est précisément pour cette raison qu’elle « accomplit » la Torah de Moïse. Le Sermon sur la montagne (Mt 5,17 - 7,27) nous présente en quelque sorte la Torah du Messie, posant sans ambiguïté la fidélité de Dieu à lui-même et la fidélité de Jésus à la foi d’Israël : « Ne pensez pas que je sois venu abolir la Loi ou les Prophètes : je ne suis pas venu abolir, mais accomplir. Amen, je vous le dis : Avant que le ciel et la terre disparaissent, pas un seul iota, pas un seul trait ne disparaîtra de la Loi jusqu’à ce que tout se réalise. Donc, celui qui rejettera un seul de ces plus petits commandements, et qui enseignera aux hommes à faire ainsi, sera déclaré le plus petit dans le royaume des Cieux. Mais celui qui les observera et les enseignera, celui-là sera déclaré grand dans le royaume des Cieux. » (Mt 5,17-19). Cet accomplissement requiert un surcroît de justice « Si votre justice ne surpasse pas celle des scribes et des pharisiens, vous n’entrerez pas dans le Royaume des cieux » (Mt 5,20). Jésus ne fait donc rien d’inouï, ni de tout à fait nouveau lorsqu’il oppose aux normes casuistiques et aux pratiques développées dans la Torah, la pure volonté de Dieu conçue comme une justice supérieure. Il accentue le lien entre la loi et les prophètes, en reprenant à son compte la dynamique intrinsèque à la Torah elle-même, en tant qu’Elu, en tant que prophète qui se tient face à face avec Dieu. C’est cette fidélité et ce dépassement qu’expriment les « vous avez appris qu’il a été dit aux anciens… et moi je vous dis ». Autorité de Jésus qui le place au niveau de Dieu. En fait ce que Jésus ajoute à la Loi, c’est lui-même, c’est ce « Je ». La perfection, le fait d’être saint comme Dieu est saint, tel que cela est requis par la Torah, est incarné dans Jésus.
Ainsi la querelle autour du sabbat (épisode des épis arrachés Mt 12,4) ne montre pas un Jésus « libéral » qui remet en cause le sabbat ou des juifs qui auraient oublié le sens du sabbat, mais Jésus et ses disciples, qui ont pris la place des prêtres dans le Temple : le sanctuaire s’est déplacé, il est désormais constitué du Maître et de ses disciples. « Le Fils de l’homme est maître du sabbat » (Mt 12,8).
* **Le modèle de l’abrogation et de la substitution (Epitre aux Hébreux) et le modèle de la coexistence et de l’enrichissement mutuel (Epitre aux Romains)**Dans l’épître aux Hébreux, l’auteur veut expliquer que le sacerdoce des prêtres de la tribu de Lévi, ceux de l’Ancienne Alliance, est désormais caduc, inefficace car il ne peut servir à remettre les péchés par des sacrifices d’animaux ; dès lors, il est nécessaire qu’il soit remplacé par le sacerdoce de Jésus-Christ, issu de la tribu de Juda, et donc complètement étranger aux mécanismes de la loi juive, mais efficace et préfiguré par Melchisédek, personnage respecté des anciens temps (cf. Gn 14, 18-20) : « De fait, on a là, d’une part l’abrogation du précepte antérieur en raison de sa déficience et de son manque d’utilité, car la loi n’a rien mené à l’accomplissement, et d’autre part l’introduction d’une espérance meilleure, par laquelle nous nous approchons de Dieu » (He 7,18-19). A côté de ce modèle de l’abrogation, la même épître propose celui complémentaire de la substitution. « En réalité, c’est un ministère bien supérieur qui lui revient, car il est médiateur d’une bien meilleure alliance, dont la constitution repose sur de meilleures promesses. Si en effet, cette première alliance avait été sans reproche, il ne serait pas question de la remplacer par une seconde » (He 8, 6-7). La Lettre aux Hébreux nous donne la vision d’un « accomplissement fermé » : l’Ancienne alliance est en quelque sorte accomplie dans la seconde, qui ne laisse rien subsister de la première qui soit perceptible ou dicible. On n’en parle plus, elle a comme disparu de la scène du salut.
Dans l’épître aux Romains, Paul ne peut se résigner à ce que ses frères selon le sang, qui ont reçu comme lui la Loi avec ses promesses, n’aient pas reconnu dans le Christ celui qui les accomplissait. « Oui, je souhaiterais être anathème, être moi-même séparé du Christ pour mes frères, ceux de ma race selon la chair, eux qui sont les Israélites, à qui appartiennent l’adoption, la gloire, les alliances, la loi, le culte, les prophètes et les pères, eux enfin de qui, selon la chair, est issu le Christ qui est au-dessus de tout, Dieu béni éternellement » (Rm 9, 3-4). Paul renverse la problématique de l’accomplissement des Écritures, telle qu’elle apparaissait couramment ailleurs dans les écrits apostoliques, y compris les siens : ce n’est plus dans la substitution d’un peuple à un autre que réside l’accomplissement, mais dans l’accueil humble de la plénitude de sainteté en germe dans la première alliance et développée par ceux de ses membres qui ont reconnu en Jésus le seul guide qui récapitule cette plénitude. C’est le thème du « reste d’Israël », emprunté aux Prophètes : « Isaïe de son côté s’écrie au sujet d’Israël : ‘Quand bien même le nombre des fils d’Israël serait comme le sable de la mer, c’est le reste qui sera sauvé ; car le Seigneur accomplira pleinement et promptement sa parole sur la terre’ (Is 10, 22-23) » (Rm 9, 27-28). L’Apôtre reprend la prédication des Prophètes qui, devant les infidélités du peuple, avertissent que seule une minorité comprendra le sens des épreuves, se convertira et accueillera les exigences messianiques. Ainsi la parole de Dieu s’accomplit pleinement dans la première communauté chrétienne, composée des juifs qui ont suivi Jésus depuis sa prédication jusqu’à sa mort et sa résurrection. Ils sont la partie pleinement vivante de l’olivier élu de Dieu.
* **L’accomplissement dans le Mystère pascal**
Dans l’Ancien Testament, Dieu a fait bien des promesses à son peuple et l’histoire d’Israël comporte bien des figures mémorables : Moïse, Josué, David, Salomon, le prophète annoncé par Moïse (cf. Dt 18, 15), le messie annoncé par Nathan (cf. 2S 7), le Fils de l’Homme de Dn 7, le prophète Élie (cf. Ml 3, 23), le Serviteur Souffrant (cf. Is53), etc., auxquelles on peut ajouter des figures comme l’Ange du Seigneur (cf. Ml 3, 1), la Sagesse préexistante (cf. Pr 8 ; Si 24), etc. Or ce sont toutes ces promesses, toutes ces figures qui sont accomplies en une seule fois par le Christ. Israël n’a pas été trouvé intégralement fidèle à Dieu, pas même dans ses membres les plus excellents. Mais on peut dire qu’Israël a été trouvé fidèle à Dieu dans la personne du Christ qui, par le don de sa vie, accomplit la Loi. Le Christ, en son humanité, est le premier à atteindre une qualité d’obéissance telle que désormais la terre lui appartienne, désormais la promesse de Dieu trouve son accomplissement en lui. Toutes les promesses de Dieu trouvent leur « oui » dans le Christ (2 Co 1, 20). Dans ce « une seule fois », on découvre un nouvel aspect de l’accomplissement, celui d’une synthèse de la multiplicité dans l’unité. « Avant tout, je vous ai transmis ceci, que j’ai moi-même reçu : le Christ est mort pour nos péchés conformément aux Écritures, et il fut mis au tombeau ; il est ressuscité le troisième jour conformément aux Écritures. » (1 Co 15, 3-4) : la mort et la résurrection de Jésus accomplissent toutes les Écritures.
La manière dont le Christ est mort, suspendu au bois comme un maudit de Dieu (cf. Dt 21, 23), révèle que son obéissance dépasse sa propre individualité pour atteindre tout Israël et même tous les hommes qui mettront leur foi en lui. Croire au Christ c’est devenir un avec lui (cf. Ga 2, 20), c’est être soustrait par lui à la malédiction de la Torah et par conséquent recevoir la bénédiction universelle promise par Dieu à Abraham. Car le Christ n’a pas accompli la Loi comme un parfait pharisien, par la mise en œuvre minutieuse des 613 préceptes de la Loi. Il l’a accomplie comme un martyr de la charité, sur la Croix. Accomplissement d’ailleurs prévu par la Loi elle-même, ainsi que le relève saint Paul en Ga 5, 14 « Car toute la Loi est accomplie dans l’unique parole que voici : Tu aimeras ton prochain comme toi-même » (Lv 19, 18). La Croix est par excellence un acte d’amour du prochain, puisque qu’elle consiste à libérer tous les prochains du Christ, tous les Juifs, du péché et de la malédiction de la Torah. À sa suite les baptisés, Juifs ou païens, doivent vivre de la charité et dans la charité du Christ.
* **Jésus révèle l’Ancien Testament**Le kérygme met en avant un phénomène capital, à savoir que Jésus-Christ ne se contente pas d’accomplir la multiplicité des figures bibliques indépendamment les unes des autres. Il leur confère aussi une unité intrinsèque, de sorte qu’elles s’enrichissent mutuellement et mettent en pleine lumière l’unité du dessein divin de Salut. En l’unité de sa propre personne, le Christ ramène à l’unité toutes les paroles de Dieu disséminées dans la Bible, toutes les promesses de Dieu faites à son peuple Israël, toutes les figures, tous les commandements, toutes les thèses théologiques de l’Ancien Testament. L’accomplissement des promesses par le Christ permet de lire l’Ancien Testament comme le récit d’une promesse unique, une en elle-même à l’image du Dieu Un, inaperçue avant lui mais désormais consubstantielle de la foi au Christ.

Henri de Lubac insiste beaucoup sur cette reconduction du Multiple à l’Un par le Christ. Elle est absolument décisive pour situer l’Ancien Testament dans l’économie chrétienne car elle explique pourquoi l’accomplissement de la promesse, au lieu de rendre caduque le récit biblique, lui confère un rôle encore plus indispensable :
« En Jésus-Christ, qui en était la fin, l’ancienne Loi trouvait d’avance son unité. Tout en cette Loi, d’âge en âge, convergeait vers Lui. C’est Lui qui, de la « totalité des Écritures », matériellement multiples, faisait déjà « l’unique Parole de Dieu ». […] Sans Lui, au contraire, le lien se dénoue : de nouveau la Parole de Dieu se fragmente en « paroles humaines » ; paroles multiples, non pas seulement nombreuses, mais multiples par essence, et sans unité possibles. […] Le Juif incrédule, dont la perfidia est une foi inconséquente et une foi retournée, n’a donc plus en main qu’une Loi qui se désagrège, poussière de souvenirs et de rites « superstitieux ». Le chrétien, par contraste, tient l’unité dans son principe. Le Verbe fait chair est pour lui le Verbum abbreviatum. Il comprend la merveille chantée par le Prophète : « Verbum abbreviatum fecit Deus super terram » » (Henri DE LUBAC, *L’ Écriture dans la Tradition*).

**Conclusion**

Dei Verbum
« L’économie de l’Ancien Testament avait pour raison d’être majeure de préparer l’avènement du Christ Sauveur de tous, et de son Royaume messianique, d’annoncer prophétiquement cet avènement (cf. Lc 24, 44; Jn 5, 39 ; 1 P 1, 10) et de le signifier par diverses figures (cf. 1 Co 10, 11). Compte tenu de la situation humaine qui précède le salut instauré par le Christ, les livres de l’Ancien Testament permettent à tous de connaître qui est Dieu et qui est l’homme, non moins que la manière dont Dieu dans sa justice et sa miséricorde agit envers les hommes. Ces livres, bien qu’ils contiennent de l’imparfait et du caduc, sont pourtant les témoins d’une véritable pédagogie divine. C’est pourquoi les fidèles du Christ doivent les accepter avec vénération : en eux s’exprime un vif sens de Dieu ; en eux se trouvent de sublimes enseignements sur Dieu, une sagesse salutaire au sujet de la vie humaine, d’admirables trésors de prières ; en eux enfin se tient caché le mystère de notre salut.
Inspirateur et auteur des livres de l’un et l’autre Testament, Dieu les a en effet sagement disposés de telle sorte que le Nouveau soit caché dans l’Ancien et que, dans le Nouveau, l’Ancien soit dévoilé. Car, même si le Christ a fondé dans son sang la Nouvelle Alliance (cf. Lc 22, 20 ; 1 Co 11, 25), néanmoins les livres de l’Ancien Testament, intégralement repris dans le message évangélique, acquièrent et manifestent leur complète signification dans le Nouveau Testament (cf. Mt 5, 17 ; Lc 24, 27 ; Rm 16, 25-26 ; 2 Co 3, 14-16), auquel ils apportent en retour lumière et explication. »

La synthèse des Écritures opérée par le Christ sur la Croix, qui signifie exactement sa propre résurrection à Lui, doit devenir celle de tout homme. Chaque baptisé doit la refaire pour lui-même sous la guidance de l’Esprit. Impossible donc, pour le chrétien d’origine juive ou d’origine païenne, de congédier la Bible hébraïque comme un livre désormais inutile car dépassé par l’économie de la Nouvelle Alliance. Mais impossible également de le lire à la manière des Juifs d’avant le Christ. Ceux-ci l’interprétaient en suivant la direction extérieure de l’histoire, c’est-à-dire de la promesse à l’accomplissement dominée par le péché. Les chrétiens l’interprètent en suivant la direction intérieure de l’Esprit, c’est-à-dire de l’accomplissement à la promesse, de la Résurrection du Christ à la promesse de la Résurrection pour tous les hommes. L’accomplissement est ici premier, car seul le terme eschatologique de l’histoire découvre la vérité de son principe. C’est tout simplement la logique de la Liberté : » là où est l’Esprit du Seigneur, là est la liberté » (2 Co 3, 17).

Pour finir, un très beau texte de Louis Richard, cité par Henri de Lubac :
 « Jésus se découvre lui-même, il se reconnaît en lisant l’Ancien Testament. Il se voit le terme de toute cette Histoire « dont la Loi et les Prophètes prophétisent jusqu’à maintenant ». Il y voit l’attente de sa venue. De tous les traits épars des prophéties : du Messie roi de paix, de l’Emmanuel d’Isaïe, du Fils de l’Homme de Daniel, du Serviteur, du Juge, du Pasteur, il n’induit pas ce qu’il doit être, par un travail constructif ; tout simplement, il se reconnaît… Il laisse retomber dans l’ombre l’enveloppe… De tous ces traits il fait divinement la synthèse : non pas du dehors, mais du dedans. Il projette sur les prophéties sa lumière intérieure : alors elles se réunissent, elles perdent la trace des circonstances où elles furent proclamées, elles s’harmonisent et s’achèvent… En découvrant la Bible, Jésus reconnaît le reflet de la Lumière qui brille en Lui, il entend un écho affaibli de la Parole qui retentit dans sa conscience humaine. »